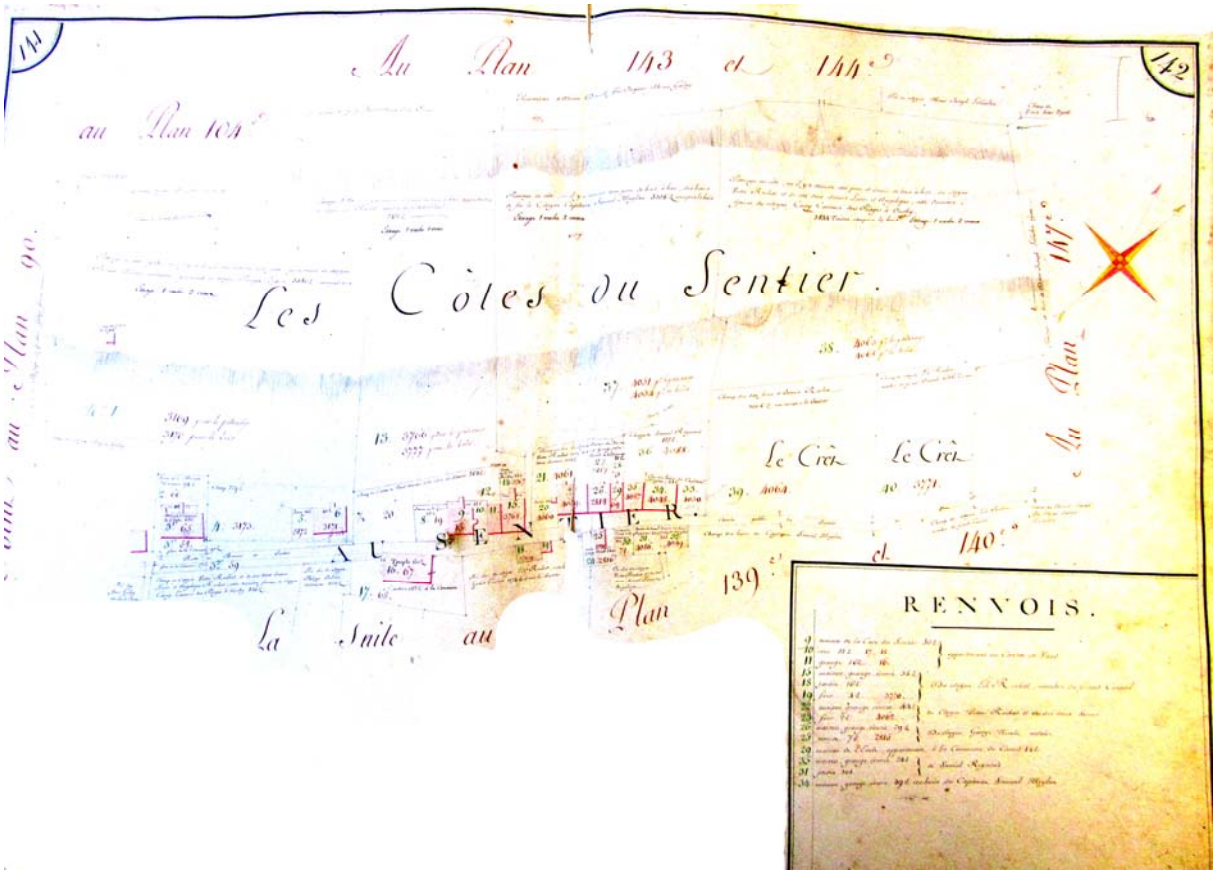
## Des fêtes sur la Côte

Il s’agit ici de la Côte du Sentier, vaste territoire situé à proximité même de l’agglomération et qui peut se prolonger des deux côtés, d’une part, à vent, jusqu’à la Combe du Moussillon, et à bise jusqu’à la tranchée Solliat-Golisse.




Les Côtes du Sentier selon le cadastre de 1814.

Devicque, en 1852, en donne une brillante illustrationj.

Quand la photo prend le relais. Fin XIXe siècle.

## Mais allons donc sur la Côte avec Auguste Piguet

### Places de fête attitrées[1]

Chaque localité a de temps immémorial sa place de fête attitrée. On s'y rend une ou deux fois par an en famille pour pique-niquer, écouter un sermon ou la musique, pour y pratiquer toutes sortes de jeux. Le Brassus tient à son Sur Pâques, Le Sentier sa Côte du Lion d'Or, Le Lieu à sa Grand'Combe. L'Abbaye, one sait trop pourquoi, renonça à sa vielle place à l'abri de grands frênes poussés parmi les vestiges du rempart monacal (1850).

Les hameaux eux-mêmes ne restèrent pas en arrière ; ils eurent leur coin préféré sur la hauteur. Certains beaux dimanches d'été, il y avait foule. Les gens du Solliat se réunissaient à la Grand' Combe de la Capitaine. Ceux de Derrière-la-Côte à la Promenade, en bordure du vaste plan des Aubert.

La fête commence peu avant midi. Pères, mères et enfants portent de lourds paniers garnis de victuailles. On cherche à se grouper par familles apparentées ou amies, de façons à s'offrir au moment opportun, qui une tranche d'odorant bofa (saucisson renfermé dans une vessie), qui un verre de « bon vieux[2] » pétillant, qui de croustillants « bricelets » (gaufres).

Le dîner achevé, les jeux se donnent libre carrière. Abandonnant aux adultes la promenade ombragée, les jeunes éléments s'égaillent aux alentours. Diverses équipes se forment. Les plus solides accordent la préférence aux jeux violents.

[1] Auguste Piguet, La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux, Editions Le Pèlerin, 1999, pp. 16-20.

[2] Bon vieux se dit du vin blanc vaudois datant de 2 ans ; petit vieux de celui de l'année précédente ; nouveau le vin de la dernière récolte.

Une dizaine d'entre eux se livrent à la goude[3] des heures durant. Vous les voyez d'abord munis chacun d'un pieu arraché à quelque barrière voisine, former un cercle, la pointe du pieu enfoncée dans un trou pratiqué d'avance. Au milieu du rond, une cavité plus spacieuse renferme une grosse pierre ronde, la goude. Le joueur, attaché à cette sorte de cochonnet, fait sortir la pierre du trou au moyen d'un pieu plus robuste que les autres. Il cherche à acheminer la pierre vers l'une des cavités du pourtour. Ses adversaires défendent chacun leur trou avec énergie tout en guettant une occasion de glisser leur pieu dans le trou du milieu mal gardé. L'un d'eux y réussit-il, à lui le soin de prendre la défense de la goude. Les joueurs tapent de toutes leurs forces, les coups pleuvent. Les pieds, les genoux en voient souvent de cruelles. Nul n'a l'air de s'en apercevoir. Non loin de là, d'autres enragés d'adonnent au ranguille moineau ou ranguille tout court, nouveau jeu de brigands. Deux gros cailloux posés l'un sur l'autre : il s'agit, au au moyen d'autres blocs de faire tomber le caillou supérieur. L'un des gosses, le ranguillé[4], est chargé de la remise en place. Il demeure à son poste tant qu'il n'a pas réussi à toucher le renverseur de caillou.

Voici un groupe de grands garçons et jeunes gens singulièrement calmes, livrés au jeu dit Koutéberbet. Le couteau de poche en question, projeté en l'air par un mouvement brusque, doit se ficher en terre après avoir décrit un demi-cercle. Pour y parvenir, il faut beaucoup d'adresse et surtout de patience. On met d'abord l'instrument sur le dos de la main, la lame effilée dirigée vers l'arrière ; puis successivement sur l'épaule, le nez, l'oreille, enfin entre les dents, parmi les poils de la barbe, d'où peut-être la dénomination de ce genre de divertissement. Celui qui mène à bonne fin ces diverses passes a gagné la partie.

Divers gosses, des garçons surtout, ont disparu mystérieusement entre les sapins qu'ils examinent attentivement. L'équipe est en train de cueillir de la poix en vue d'un distillon. Un papier de journal renferme la provision gluante. On le dépose sur un énorme bloc isolé. Des millénaires d'intempéries y ont creusé de profonds sillons obliques. Une allumette fait flamber le papier ; la poix brûle avec une belle flamme bleue, la substance liquéfiée prend une teinte d'un brun grisâtre et s'écoule lentement vers le bas du sillon. Mais des gosses la recueillent à mesure pour la porter à leurs lèvres, non sans se brûler à l'occasion. Cette poix cuite a une saveur agréable. On peut la mâcher plus longtemps que la poix d'orge non cuite sans qu'elle s'émiette dans la bouche. Dans mon jeune temps, tous les enfants machouillaient de la poix, de la rose, n'ayant pas passé par le feu, de la grise, distillée. Les camarades vous en quémandaient, nous en prêtaient, vous en donnaient. Depuis de longues années, il n'est plus question de distillons. Seuls les rochers portent encore depuis un demi-siècle et plus des vestiges laissés par la poix bouillante. On en peu voir près de Chaux-Neuve, au département du Doubs, qui remontent à un demi-millénaire. Elles proviennent d'anciens fours à poix établis pour les compte des sires de Châlons.

[3] De guda, nom de la truie.
[4] On s'attendrait à raguille, de raguiller, remettre l'un sur l'autre.

« Y va-t-on faire un petit tour ? » suggère Gustave, mon copain, « bien, si on veut ». Deux moutards s'éclipsent pour gagner, à cent mètres de la fête, le pied d'un gros sapin. Agrippés aux moignons de branches, les lurons parviennent à la couronne et grimpent toujours plus haut. Ils viennent cogner de la tête contre un plancher, celui d'une vraie cabane établie à quelque dix mètres au-dessus du sol. On y a même hissé à grand renfort de corde un vieux fourneau de fer qui sert à l'occasion à rôtir des patates. Jusqu'à l'heure du goûter, les deux sauvages font fi des amusements de leurs congénères. Qu'on est bien, dans ce kikajon aérien !

La promenade débarrassée de l'élément turbulent, les gens rassis se livrent à des amusements de leur âge. Leur préférence va au jeu du palet ou à celui du tonneau, plus récemment à celui du crapaud.

Le jeu du bouchon ou palet se pratiquait ainsi : creuser dans le gazon quatre cercles concentriques distants de 5 à 10 cm. Le bouchon ou galline se dresse au milieu. Il s'agissait de l'abattre au moyen de palets (pièces de 5 frs. d'ordinaire). Un litre de vin à payer entre les joueurs sert d'enjeu. Ces palets se passent d'un joueur à l'autre. Celui qui renverse le bouchon obtient cinq points. Les palets, logés dans les cercles, valent respectivement 4, 3 2 et 1 point. Le gagnant, le joueur qui le premier parvient au maximum de 100 points, est d'office exonéré de sa part d'écot. Plus souvent on joue de l'argent. Dans ce cas, le nombre des palets utilisés se réduit à 2. Les joueurs déposent leur poule ou mi, soit un enjeu de 20 cts. L'ensemble des cotisations constitue le nvô. Chaque partisan, ses palets lâchés, se rétribue aussitôt aux dépens de la caisse. Il y prélève 5 cts s'il abat la galline, mais ne touche rien si ses palets sont logés dans les cercles concentriques. Il verse 5 cts. par palet demeuré en dehors du cercle extérieur. La partie peut se prolonger des heures. En lieu et place d'écus, certains utilisaient d'anciens calibres ou des platines d'horlogerie défectueuses. Certains joueurs faisaient leurs calculs de tête, d'autres se servaient d'une ardoise.

Une variante du jeu du bouchon ou galline ne connait pas de cercles concentriques. Les enjeux s'empilent sur le bouchon lui-même ; vient-il à être renversé et les pièces éparpillées, le jeu n'en continue pas moins. Les joueurs s'efforcent à déplacer le bouchon de l'endroit où il a roulé. L'argent se partage selon un système plus compliqué. Sont favorisés les propriétaires des palets les plus rapprochés du bouchon et des pièces égrenées. Ajoutons qu'aujourd'hui la plupart des amateurs disposent de leur propre palet portant leur nom gravé.

Au crapaud, est rétribué le joueur qui a réussi à enfiler ses palets dans la gueule de la bête. Vient au second rang celui qui atteint les planchettes à bascule aménagées de chaque côté du batracien, ainsi que le bon viseur qui a réussi à ajuster sa pièce dans l'un des casiers de la roue à aube aménagée à l'arrière. L'enjeu consiste-t-il en un litre, la partie finit souvent par la belle (là bàla), comme aux cartes. Une partie ultime et décisive met tous les frais à la charge du joueur dont le palet est le plus éloigné du but. Pour finir la partie, s'il reste un sou, l'abatteur du bouchon remet ce qu'il peut avoir touché de trop et le jeu se poursuit. Il faut à tout prix finir par un chiffre rond. Même règle pour le tonneau.

Des quilles prêtées par le café de la Côte voisin, faisaient parfois apparition. Un gamin se chargeait de les remettre en place. On le dénommait le ranguilleur, ranguille en français local. Lancées sur quelque planche de fortune, la boule avait fini par parvenir au but. Les beaux coups étaient rares, malgré l'adresse des participants. Le choc en retour abattant une quille était dit « à la revenéta ». Une société locale, celle des boules ferrées, pratique avec fureur ce jeu d'adresse.

Les mamans se sont éclipsées pour aller chez elles, à quelques minutes seulement de là, préparer le « gris » (le café au lait). Les voici de retour avec deux grands paniers. Dans l'un, deux pots, dans l'autre du pain, du beurre, du fromage, de la confiture, même une tarte ou un « tailler ». Tout le monde repu, la plupart des hommes s'en vont traire leurs bêtes. Les dames emportent à la maison vaisselle et reliefs du goûter. La promenade et le Plan des Aubert appartiennent exclusivement aux jeunes.

Tandis que le soleil se rapproche de l'horizon, les jeux de société trouvent une foule d'amateurs. Les voici qui font à la bague. Les joueurs et joueuses tiennent entre leurs mains une ficelle aux deux bouts dans laquelle une bague y a été préalablement enfilée. L'anneau se passe subrepticement de l'un à l'autre des participants disposés en cercle. Nous chantions autrefois pendant l'opération :

*Noix qui court, noix qui court ne se vend pas.*

Une autre mélopée prévaut aujourd'hui :

*Il court, il court*
*Le furet du bois, mes dames.*
*Il court, il court*
*Le furet du bois joli.*

Le joueur, placé au milieu du cercle, devine-t-il entre les mains de qui la bague se trouve, le détenteur prend la place du chercheur. Il existait, vers 1850, une variante de ce jeu, la savate. Les joueurs assis en rond, mains sur les genoux serrés, se passaient une règle. Comment expliquer l'étrange appellation ?

« Si l'on faisait maintenant au rond », proposent d'aimables jouvencelles, c'est-à-dire une ronde. Garçons et filles se tiennent par la main. Ils marchent en rond en chantant. Le grand rond commence par :

*C'est un beau château.*
Le petit menace *:* *Nous le détruirons*
Le grand réplique : *Nous le rebâtirons*
Le petit ajoute *:* *Laquelles prendrez-vous de ces jeunes demoiselles.*
Le grand répond : *La plus belle du rond qui s'appelle, qui s'appelle…*

La personne désignée quitte le grand rond pour le petit. Il s'agit chez nous d'une déformation de la ronde originelle où les deux cercles des trouvaient à côté l'un de l'autre, le plus petit d'accroissant aux dépens du plus grand.

Diverses autres mélopées entraient aussi en ligne de compte :

*La tour prend garde de se laisser abattre (bis)*

*Oh frais bocage, charmant feuillage,*
*Qu'on est heureux sous ce berceau.*
*Si celle que j'aime était ici*
*Ah ! la voici, la voici, la voilà*
*Celle que mon cœur aime*
*Ah ! la voici, la voici, la voilà*
*Celle que mon cœur aimera.*

La jeunesse aime le changement. D'autres jeux de société réclament leurs droits : le camp tapé, l'homme noir, la main avancée touchée.

Les pives aussi amusaient beaucoup les petits les jours d'hiver ; ils imaginaient de grands pâturages. Les grandes pives représentaient les vaches, les petites (les dailles par exemple) les veaux. Une bûche figurait le loup guettant le troupeau. Ces jeux se faisaient dans le calme du lieu, tandis que le papa travaillait à l'établi.

Les ombres s'épaississent. Il paraît opportun aux jeunes gens de regagner le terrain nivelé de la Promenade. Deux ou trois lanternes vénitiennes y éclairent parcimonieusement danseuses et danseurs. En 1900, un mécanicien fit une installation d'acétylène. L'expérience dura peu. Tard dans la nuit, certains fredonnements, des ris, des cris perçants de jeunes filles (siclées) avertiront les parents que la partie tire à sa fin. Chacun reconduit sa chacune, il « raccompagne », pour nous servir de l'expression du crû.

Le pique-nique des villageois sur lequel nous nous sommes étendus peut-être plus que de raison, tombait sur les mois de juillet ou d'août. On aimerait savoir à quand cette festivité locale remontait. Le plus ancien pique-nique dont l'écho me soit parvenu, eut lieu en 1856 sur la Côte, chez Pierre-Henri. Des tables de fortune s'y dressèrent. Toute la population de Chez-le-Maître et de Derrière-la-Côte prit part au banquet, à l'ombre des immenses sapins.

**Pique-niques** [5]

Vivant souvenir que celui des pique-niques de mon enfance. Cette coutume, d'origine anglaise, se propagea à la France au début du XVIIIe siècle. On ne sait quand notre Vallée emboîta le pas.

[5] Auiguste Piguet, La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux, Editions Le Pèlerin, 1999, pp. 75-76.

Certain beau dimanche d'été, une fois foins et moissons terminés, les habitants d'un hameau se donnaient le mot pour aller passer l'après-midi sur une esplanade ombragée voisine. Rares les casaniers qui refusaient d'y participer.

Dans mon hameau natal, cette fête champêtre se déroulait à l'endroit dit la Promenade. On ne pouvait rêver coin plus idyllique que cette allée ombreuse soigneusement aplanie. La vêprée se passait en conversations et jeux divers. Vers le 4 heures, les mamans s'éclipsaient pour aller préparer à domicile un café au lait bouillant, le pain, le beurre, le fromage, les confitures indispensables, parfois des tranches de tarte ou de jambon. Aidées par la marmaille, elles transportaient les précieuses victuailles dans de grands paniers sur la place de fête. Alors on goûtait par groupes familiaux sur l'herbette.

Mais les éleveurs de bétail ne sauraient prolonger longtemps la distraction. Il faut bientôt aller traire. Les mamans ne tardent guère à rentrer chez elles. Tant de besognes les y appellent. La jeunesse aura désormais le champ libre. Elle s'empressera d'organiser des rondes, des jeux de société, voir un bal champêtre au son de l'accordéon. Un grand brasier illumine la scène. Deux coquemars assurent l'eau bouillante nécessaire à la préparation d'un thé ou d'un café toujours bienvenus. Avant minuit, les derniers couples prennent le chemin du logis.

Il arrivait casuellement à deux hameaux de s'associer pour piqueniquer en commun. Tel fut le cas de Chez-le-Maître et de Derrière-la-Cote en 1865. La génération récemment disparue évoquait volontiers cette manifestation grandiose pour l'époque. Le modeste goûter se transforma cette fois-là en banquet. De vraies tables et chaises attendaient les convives sous les sapins centenaires de la Côte chez Pierre-Henri. Des guirlandes de mousse piquées de fleurs de papier couraient de branche en branche au-dessus des têtes des joyeux participants. Un foyer de molasse permettait de prendre à volonté un café de choix.

Les distractions, devenues surabondantes, portèrent le coup de grâce aux pique-niques villageois. Le dernier auquel j'ai assisté eut lieu en 1901. Grande nouveauté : la Promenade fut éclairée à l'acétylène. On vint de loin contempler cette illumination à giorno.

Nos artisans, horlogers, au temps de la maîtrise excepté, n'avaient pas coutume de célébrer des fêtes de gens du métier. Aujourd'hui, les divers corps s'y mettent peu à peu.

## CHRONIQUE LOCALE

### Le Pique-Nique.

Favorisé par un très beau temps, le pique-nique du village du Sentier a eu, dimanche 4 août, un succès complet.

L'affluence a été considérable et les productions des sociétés locales : *Jurassienne, Chorale* et *Gymnastique*, ont été fort goûtées et applaudies.

A la partie officielle, dirigée par M. Henri Gallay, nous avons entendu d'excellentes paroles de MM. Vincent Golay, préfet ; Charles Lecoultre ; Lagier, conseiller national ; Gaydou, pasteur.

De brillants feux d'artifice et une petite sauterie ont terminé la fête.

* * *

## Pique-nique du Sentier.

*Dimanche 4 août.*

**Résultat des jeux.**

— *Jeu Marin.* —

1er prix ; Baud Gabriel, Sentier 1440 points.
2me » Campiotti Jaques, » 1430 »
Prix pour le plus grand nombre de passes : Aubert Paul, Le Lieu.

— *Tonneau* —

1er prix : Morel Arthur, Chez le Maître, 119 p.
2me » Benoit Charles, Le Campe 114 p.
Prix pour le plus grand nombre de passes : Benoit Charles, Le Campe.

— *Tir Indien.* —

1er prix : Leresche Jean, Brassus, 395 points.
2me » Meylan Eugène, Sentier 390 »
Prix pour le plus grand nombre de passes : Mey Pierre.

Les prix sont à retirer jusqu'au 15 août au magasin AUBERT-CAPT, Sentier.

FAVJ du 8 août 1901

Une manifestation du même genre eut lieu en dessus de l'Orient un an plus tard :

## Pique-Nique de l'Orient.

Dimanche dernier a eu lieu sur les côtes la réunion familière annuelle du village.

Les sociétés *Chorale,* de l'Orient, et *Jurassienne,* du Sentier, par leur précieux concours ont agrémenté cette petite fête.

M. Alexis Capt, député, remercie les assistants et les sociétés de leur appui et ouvre une partie officielle qui va de son mieux.

M. Alfred Lugrin, en termes éloquents, porte le toast à la patrie.

Un bal sur l'herbette, clôture cette journée.

Y.

FAVJ, du 28 août 1902.

**Et maintenant avec Samuel Aubert**

**La Côte** – La Revue du dimanche du 27 décembre 1927 –

Partout dans le canton de Vaud, en Suisse romande, sous le nom de côte on entend un crêt, une pente, une arête à la ligne obtuse. A la Vallée de Joux aussi, mais avant les côtes de toutes sortes, il y a La Côte tout court. Sous ce terme, on désigne cette longue croupe boisée qui, du côté occidental, s'étire parallèlement à l'axe longitudinal de la vallée et divise celle-ci en deux le vallon principal, celui du lac, et le vallon secondaire qui lui est superposé. Cette Côte prend des noms divers, ceux des localités blotties à ses pieds. Ainsi, on a la Côte de Praz-Rodet, la Côte du Bas-du-Chenit, la Côte de Chez-le-Maître, la Côte-du-Sentier, etc. Aux Combiers, ces diverses dénominations sont claires comme l'eau de leur lac. Ici et là, la Côte est en nature de pâturage et chaque parcelle de celui-ci, alpé en été par un nombre restreint de pièces de bétail, constitue une côte tout court. Nous avons ainsi la Côte-à-Paul-Meylan, la Côte-à-Louis-Golay, la Côte-à-Henri-Reymond, etc., du nom des propriétaires respectifs.

La Côte, à La Vallée, c'est donc la longue colline qui commence au Pont, s'allonge vers le sud-ouest et tout en dominant le lac et le vallon de l'Orbe, finit par s'étaler vers l'ouest et se confondre avec le plateau sillonné de combes descendu du Risoud. Son altitude varie quelque peu ; la ligne faîtière monte et descend tour à tour, et si on la considère de quelque point surélevé du versant occidental, elle vous semble pareille à quelque gigantesque reptile endormi noirement écailleux, à l'échine mollement ondulée.

Géologiquement, cette côte constitue un problème qui présente de nombreuses complications. Vers le nord, elle se résout en un complexe de parois plus ou moins verticales plongeant à pic dans le lac sans laisser de grève. Assez haut contre les parois, on distingue des excavations aux formes arrondies creusées par le jeu des vagues et montrant que, jadis, le niveau du lac était beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui. Au fur et à mesure que l'on s'avance vers le sud, la pente se fait plus douce, pour se relever toutefois à la hauteur du Brassus et reprendre la verticalité.

Le versant opposé qui fait donc face au Risoud, accuse un relief moins accentué ; des failles ou déplacement verticaux des assises rocheuses sont visibles en bien des endroits où existent des entonnoirs par lesquels s'écoule la majeure partie des eaux superficielles du vallon supérieur, eaux qui s'en vont très probablement rejoindre les galeries sous-lacustres alimentées – avant le creusement tu tunnel des eaux de Joux – par les entonnoirs du lac de Joux et débouchant à la source de l'Orbe.

Trois ravins ou cluses traversent La Côte. Creusés par les glaciers locaux d'une époque déjà très lointaine, approfondis et élargis par les torrents qui leur ont succédé, ils ne sont plus maintenant que les exutoires normaux du vallon

supérieur en cas de hautes eaux et à la fonte des neiges. Une quatrième brèche est en formation, à l'endroit dit la Roche-Fendue, en avant du village du Lieu. Qu'on se figure entre deux grands rochers, une profonde entaille, semblable à une fenêtre percée dans le faîte de la Côte. Une roide pente d'éboulis s'en détache pour se terminer au lac. Chaque année la blessure s'agrandit, l'érosion mord plus profondément le terrain et le jour viendra où une tranchée béante tronçonnera la Côte en deux segments nouveaux. Que l'on se rassure cependant, du temps passera jusqu'à ce que du village du Lieu on puisse voir le lac. Les hommes enfin ont ouvert une dernière trouée à travers la Côte, en perçant les deux petits tunnels qui livrent passage au chemin de fer Pont-Brassus. Et chacun connaît suffisamment, pour l'avoir observé, le tableau splendide dont on jouit sur la forêt, le lac et la montagne, à l'issue du second tunnel. Des esprits enthousiastes l'ont nommé le « petit Chexbres », et ma foi, toutes proportions gardées, ils n'ont pas tort.

Le faîte de la Côte n'est pas précisément une arête ; c'est plutôt un étroit plateau avec des dépressions transversales, plus ou moins accusées. Le boisement, très serré, descend volontiers jusqu'au lac.

Notre Côte est intéressante par les perspectives qu'elle ouvre sur le miroir du lac et les montagnes vis-à-vis. Déjà de la coupure de la Roche-Fendue, on jouit d'un coup d'œil d'une beauté unique sur le lac à ses pieds. Mais il est, sous ce rapport, un belvédère privilégié. C'est au-dessus de l'endroit nommé Pré-Lionnet. Là, le plateau de la Côte est coupé net par la pente qui s'incline précipitueusement jusqu'à l'onde. On a éclairci la forêt et par-dessus les noirs sapins, les hêtres au vert feuillage, le regard ravi plonge sur le lac et par delà sur la rive opposée, ses maisons gentiment égrenées le long de la grand route et la rude montagne qui grimpe jusqu'au Mont-Tendre. De nombreux points de la Côte, vous l'aurez, ce tableau, mais nulle part, je crois, il ne retiendra autant que d'ici votre attention tant ses éléments : vide, forêt, lac et fond montagneux, s'harmonisent avec bonheur.

Et puis l'on y jouit d'une solitude complète. Ne la faut-il pas posséder, si l'on veut apprécier et savourer avec ferveur la beauté qui émane d'un site ? Oui, vous, jeunes gens avant tout, qui aimez notre cher pays, qui vous sentez attirés par le charme de ses villages pittoresques, de ses campagnes fertiles, de ses forêts mystérieuses, de ses sommets tour à tour fleuris ou glacés, n'ayez crainte de la solitude, car c'est en sa compagnie que vous éprouverez les plus vives joies et que vous sentirez se consolider en vote âme le lien qui vous attache subtilement au pays de vos pères et vous le fera chérir davantage d'année en année.

La Côte, c'est le domaine de la forêt, une forêt volontiers touffue, faite de sapins altiers, poussés tout en hauteur, de hêtres aux frondaisons majestueuses, à l'ombre desquels règne une fraîcheur éternelle, mais cette forêt, dans sa vastitude, vous ménage de temps en temps une de ces jolies clairières avec une échappée sur le lac, la Dent-de-Vaulion, le village de L'Abbaye ramassé auprès

de son vénérable clocher. La clairière elle-même : une vision de beauté. Un buisson de noisetier flanqué d'une aubépine griffue, des gentianes au port altier dominant un gazon d'émeraude, constellé de fleurs au brillant coloris. Il n'est pas besoin d'autre chose pour réaliser un délicieux coup d'œil.

D'une neige à l'autre, dans la Côte ou sur ses lisières, des fleurs se succèdent sans hâte. Au premier printemps, c'est dans ces endroits privilégiés, qui s'appellent les Esserts-de-Rive, Pré-Lionnet, etc., que les impatiens du renouveau s'en vont guetter l'épanouissement des premiers chatons de noisetier, des premières *primevères*, du *bois-gentil* au parfum capiteux. C'est dans les mêmes parages que si peu que vous cherchiez, vous rencontrerez le pied de *lierre*, si commun dans la plaine, mais rarissime à la montagne. A vrai dire sa taille reste minuscule et c'est tout juste si, quittant la terre, il est capable d'atteindre le tronc des sapins et de s'y accrocher sur quelques décimètres de hauteur.

Les lisières de la Côte, ses clairières, sont volontiers le repaire de ces grands églantiers fleuris de blanc ou de rose pâle, que l'on admire malgré leur formidable hérissement d'épines, tant il y a en eux de vigueur et de puissance vitale. On leur préfère cependant les petits églantiers aux fleurs pourpres, dépourvus ou presque d'épines et qui habitent en colonies serrées, les boisements clairs, les pentes gazonnées ou les clairières. La Côte en héberge toutes les variétés, depuis l'églantine d'un pourpre foncé jusqu'à l'églantine rose pâle. Le soleil exerce une influence prépondérante sur l'intensité de la coloration, car c'est d'ordinaire à la surface des gazons ardemment caressés par le soleil que les petites églantines prennent les teintes les plus foncées.

Oh ! ces églantines ! Quelle beauté fine et délicate, quelle richesse d'éclat, de ton, n'y a-t-il pas à admirer dans le rouge de leurs corolles ? Aucune luxuriance dans les organes végétatifs, réduits à la portion indispensable pour assurer l'existence de l'individu qui semble concentrer tout son effort pour réaliser une merveille de beauté dans les fleurs épanouies. Et toute cette magnificence est extraite d'un sol maigre, en apparence stérile. Aussi quel extraordinaire et fécond laboratoire que la plante en général, qui, d'une poignée de terre avec la collaboration du soleil, réalise des synthèses devant lesquelles les procédés du chimiste le plus illustre ne sont que jeux d'enfants.

De toutes les parties de la Côte, c'est bien celle qui domine le lac qui est la plus intéressante au point de vue floristique. Les coins boisés possèdent des *orchidées* point communes, bien à l'abri du soleil trop chaud et des vents trop frais. A côté de ces graminées aux feuilles caniculées, roides et glaucescentes, aptes à lutter contre les extrêmes sécheresses, les escarpements vous ont ces *saxifrages* aux feuilles en rosace, ourlées d'incrustations calcaires, nichés aux creux des rochers, dans les plus petites fissures et vivant on ne sait de quoi. Puis ces charmants *œillets* roses qui jettent une note claire et vive dans le neutre des gazons brûlés par le soleil d'août. De tout en bas, on les voit, échelonnées le

long de la pente roide ou agrippés à la pointe d'un roc, surplombant un précipiscule.

En divers endroits escarpés, on s'est permis autrefois des déboisements inconsidérés et dès lors rien ou presque rien, en fait de végétation ligneuse, n'a repoussé, tant le sol de ces versants rocheux du Haut-Jura se dessèche après la disparition de la forêt et met d'obstacles à son retour.

Ailleurs, au-dessus du Sentier par exemple, le plat de La Côte est en nature de pâturage boisé, de joli pâturage semé de bouquets de bois touffus, où les flâneurs, les passionnés de solitude momentanée, trouvent des retraites discrètes, des coins perdus pour s'isoler et rêver à leur aise.

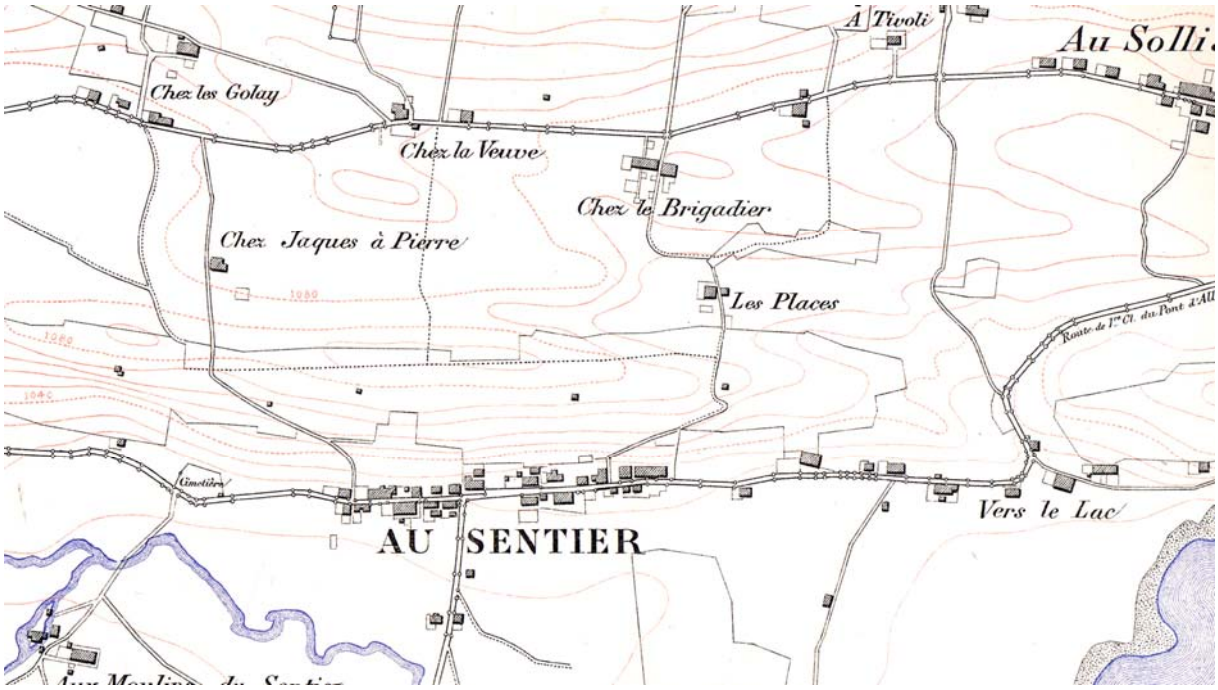
C'est sur la Côte-du-Sentier, sur un emplacement disposé à cet effet que jadis la population recevait les nouvelles du dehors, transmises par le moyen de signaux à feu échelonnés depuis Berne à travers le pays.

C'est sur la Côte, que dans les beaux jours de l'été, les mamans conduisent leurs petits pour les mettre à même de jouer, de prendre leurs ébats et des couleurs. C'est là aussi que plus tard, devenus plus indépendants, ces même petits iront, en compagnie, cueillir les premières fleurettes du printemps, les premières fraises de l'été, ou jouer à cache-cache dans les fourrés. L'âge et les lectures aidant, ces dans ces mêmes coins que mués en hardis explorateurs, ils se lanceront à la conquête de terres inconnues ou se livreront à ces jeux de mouvement qui font d'une partie de l'équipe des voleurs, de l'autre des gendarmes, les premiers poursuivis éperdument par les seconds, à travers les fourrés, les clairières, les rocailles jusqu'à épuisement des deux partis.

La Côte, c'est la promenade préférée de tant de gens qu'effraient les randonnées lointaines ; c'est le lieu de pique-nique de tant de familles à petits-enfants ; en un mot, c'est l'endroit affectionné des sédentaires par goût ou par nécessité.

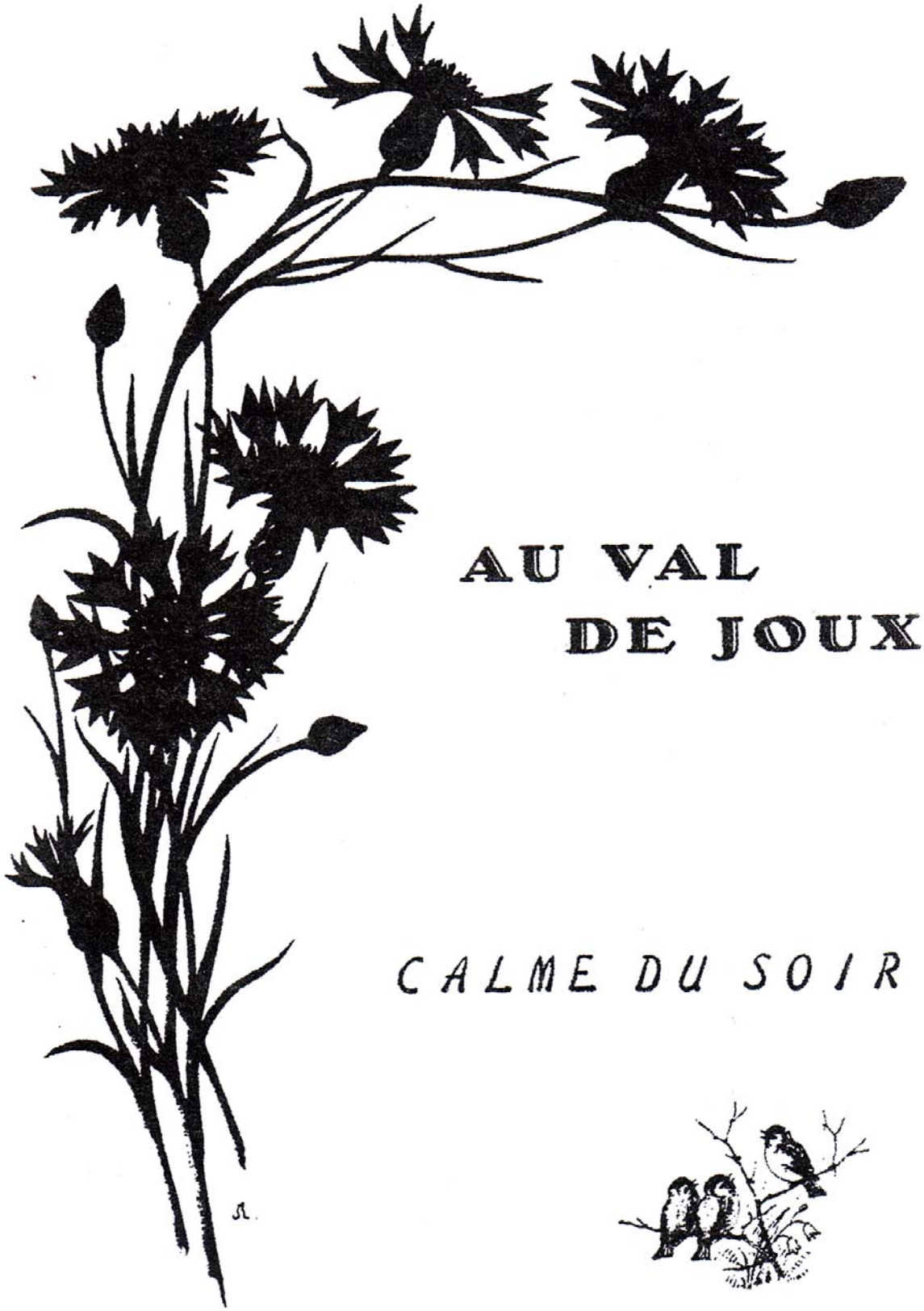
Tant de Combiers sont par le monde, dispersé par la lutte pour la vie et qui conservent de leur petit pays un souvenir ému. Et je suppose qu'aux instants de rêve et d'abandon, aux heures mélancoliques où le « visage aimé de la patrie » prend corps devant leurs yeux, ce visage est fait d'un lac aux rives verdoyantes, d'une Dent, à la silhouette abrupte, d'une Côte aux flancs tour à tour escarpés ou amènes, dominée par un Risoud noir de sapins. Qui s'est attaché à la nature physique de son lieu natal, qui a été touché par le charme et la beauté de ses paysages, celui-là lui restera fidèle de cœur et d'esprit et quoi qu'il advienne, il ne le reniera jamais et toujours saura se souvenir.

Sam. AUBERT




La Côte du Sentier selon le cadastre de 1875.

Tout près, est pourtant comme totalement à l’écart.

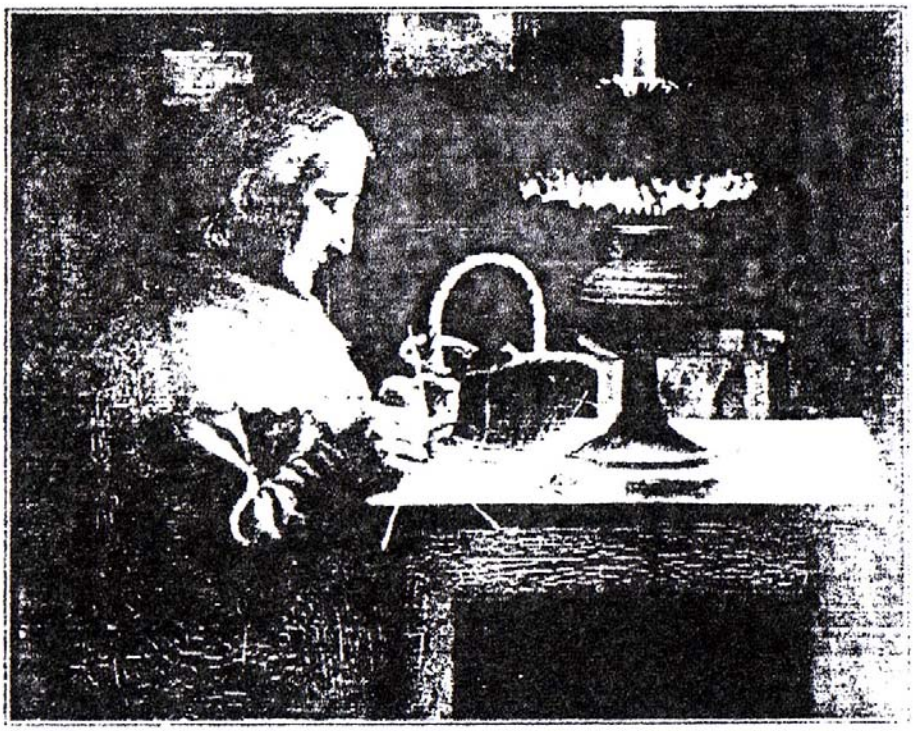


# AU VAL DE JOUX

## CALME DU SOIR

La nature, a dit Lamartine, est un temple dont le sanctuaire a besoin de silence et de solitude. Il semble que le poète de Saint-Point, en exprimant cette pensée, ait tout particulièrement songé au Jura, à ce Jura qu'il aimait parce qu'il avait eu sous les yeux dès son enfance, la ligne douce de son horizon, parce qu'il y avait bercé ses premiers rêves d'adolescent et qu'il avait senti, au contact de cette nature mystérieuse et mélancolique, s'éveiller son âme de poète.

Il y a, en effet, dans tout paysage jurassien, dans la fuite indéterminée de ses lignes, dans le clair-obscur de ses sous-bois, quelque chose comme une invite au silence et à la méditation. Dans cette ambiance de calme profond, on regarde, on se tait, et l'on sent peu à peu une attirance qui opère, qui vous prend doucement, et une voix semble vous chuchoter à l'oreille: "Calme-toi, descends



L'aïeule

Tableau de Millet

en toi-même, écoute... je vais te livrer mon secret."

Harmonie, douceur, poésie intime et familière: il n'y a rien là que d'aimable, d'accessible, de modéré, de conçu pour ainsi dire à la mesure humaine. Aux élancements vertigineux des Alpes, à la fulgurance de leurs glaciers, au fracas de leurs torrents, à toute cette nature tumultueuse et contrastée qui étonne, exalte ou accable, le Jura oppose la modestie de ses sommets arrondis, l'aménité de ses pentes, l'accueil de ses grands pâturages, l'ombre rêveuse et musicale de ses antiques forêts. Là-bas, près des névés, c'est le règne du roc nu, de l'aridité désertique, de l'implacable et mortelle

lumière; c'est la dure leçon de l'effort, du muscle qui se bande, de l'audace qui s'aguerrit, mais dont le rêve fou s'achève souvent dans le drame. Ici, même au sommet du mont, la fleur s'épanouit, l'oiseau chante, la nature reste douce à l'homme et lui sourit.

... Six heures du soir. J'ai gravi à petits pas la pente gazonnée et me voici "sur la Côte" qui domine Le Sentier. L'ombre d'un vieux sapin m'invite et je m'assieds. Autour d'une pierre où s'étalent des ronds de

mousse vert sombre, quatre potentilles printanières ont poussé et inclinent vers moi leurs corolles d'or ciselé; l'une d'elles, dans un cercle de lumière filtrée qui l'embrase, éclate d'un resplendissement sans pareil. Un bruissement confus, comme une mélopée légère qui monte et qui descend imperceptiblement, anime le branchage au-dessus de moi: la troupe innombrable des moucherons fait des rondes autour des bourgeons gluants de sève dont la brise m'apporte, par moments, les exhalaisons térébinthinées.

En avant, mon regard s'arrête un instant sur un coin de gazon tapissé d'argentine au retroussis de soie blanche; plus loin, il rencontre quelques

Le vieux maître — Tableau de Milon

scabieuses qui, mêlées à l'herbe folle, inclinent leurs têtes violacées sur leurs longues tiges graciles; enfin, passant entre deux sapins dont les branches se balancent en un rythme d'adagio, il s'en va plonger sur le lac, qui repose là-bas, dans la sérénité du soir tombant.

Jamais l'eau ne m'a paru, comme

ce soir, lumineuse, vivante, vraiment parlante. On songe à quelque immense oeil bleu, ouvert tout grand sur le couchant et reflétant, en un frémissement de volupté, cette féérie des couleurs du ciel. Près de la rive, un frisélis de vagues rectilignes fait une large tache d'or rutilant, compacte au centre et qui s'égrène sur les bords en un pointillé étincelant. Les frondaisons des noisetiers des Esserts - marge claire de la sapinière qui couvre la croupe de la rive gauche - reflètent

leurs teintes fondues de jaune et d'émeraude dans un cristal vibrant. En face, sur l'autre bord, surgit une vieille tour et les façades de l'Abbaye, où trois vitres, incendiées par le soleil couchant, envoient jusqu'au fond des eaux un reflet de braise rougeoyante. A l'orient, sur un ciel d'opaline où passent des nuages d'un rose de rêve, la "Dent" découpe l'angle harmonieux de sa silhouette et fait songer à quelque sphinx débonnaire, couché là pour garder l'entrée de la haute Joux solitaire qui va s'endormir dans la paix de la nuit estivale.

Déjà, en effet, toute une moitié du lac est comme endeuillée par le profil sombre de la montagne, où le bleu nocturne conserve à peine quelques moires d'argent mat. L'ombre envahit le fond de la vallée; semblable à un flux de ténèbres, elle monte insensiblement et gagne bientôt la crête opposée où subsistent encore des taches de pourpre et de lilas. Du village au-dessous de moi, bruyant encore tout à l'heure, il ne me parvient plus qu'une rumeur indistincte, un écho assourdi de voix et de pas. Et, dans ce silence commençant, des clochettes, de lointaines clochettes, laissent tomber leurs notes perlées qui s'entre-répondent d'un pâturage à l'autre et vont enchanter le silence de leur symphonie bucolique...

Val de Joux, mon pays! Quelles heures tu sais nous donner! Quelles beautés insoupçonnées renferment ton horizon restreint, tes montagnes qu'on dit monotones, ton lac surtout qu'on dit triste et sans charme! Laisse ceux qui parlent ainsi t'ignorer volontairement: ils ne sont pas dignes de te connaître! et réserve-toi

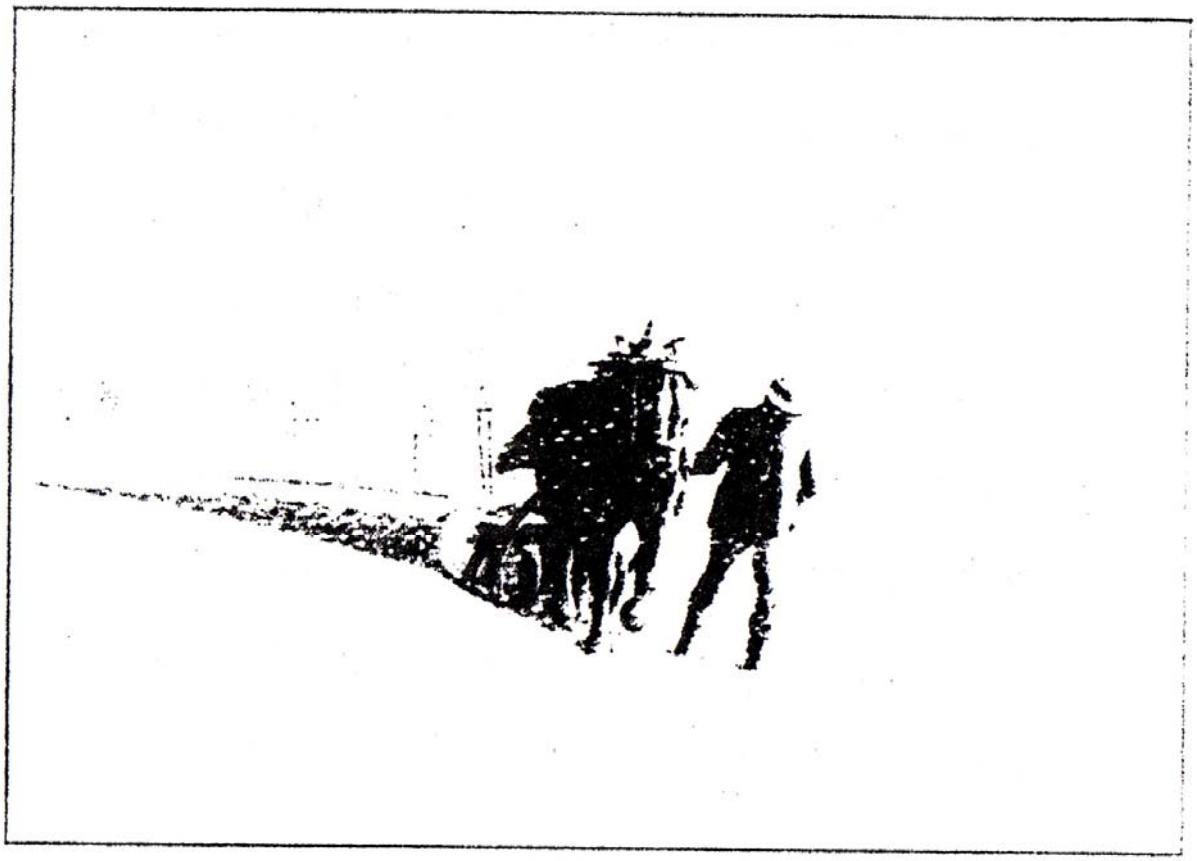


Tableau de Mme

La traîne

aux vrais poètes, à ceux qui savent écouter les voix de ta forêt, lire dans le miroir de tes eaux et comprendre l'âme qui trahit à peine ton visage.

Verse-leur la douceur de tes crépuscules, la sérénité de tes soirs, le calme de tes nuits. Donne-leur le repos et inspire-leur, pour reprendre demain la tâche quotidienne, ce tranquille courage qui est la marque des âmes fortes!

Et toi, mon cher Milon, qui t'es donné pour but de chanter ce pays par les pinceaux et de faire revivre à nos yeux les coins les plus aimés de notre "Combe", accepte le modeste tribut de mon admiration et reçois mon voeu le plus cher: que toujours mieux tu sois compris!

EDM. PIGUET

Tableau de Milon.

**Des fêtes diverses dont témoigne une fois encore la FAVJ :**

# PIQUE-NIQUE

Derrière-la-Côte (plan des Aubert),
Dimanche 5 juillet.

**Musique : l'Echo du Risoud.**

**Tir au flobert. — Bal.**

Restauration sur place. — En cas
de mauvais temps, renvoi au dimanche suivant.

FAVJ du 2 juillet 1896.

# Sur les Côtes du Sentier.

**Dimanche 9 août 1908.**

# GRANDE KERMESSE

ORGANISÉE PAR LES SOCIÉTÉS

## Jurassienne et Gymnastique fédérale.

**Programme :**

1 ½ heure après-midi, **cortège.**
Dés 2 heures, **grand concert** par les Sociétés **Chorales de l'Orient** et **du Sentier** et par **la Jurassienne.**

**Productions gymnastiques.**

**LUTTES**

**JEUX ET ATTRACTIONS**

**5 heures. Pique-nique.**

**9 h. Illumination.**

10 heures. **Bal au Local de gymnastique.** — La danse 20 centimes. La carte fr. 1.50.

## Restauration de 1er choix.

*En cas de mauvais temps, renvoi jusqu'à nouvel avis.*

**Le Comité d'organisation.**

FAVJ du 6 août 1908.

**Un endroit si tranquille…**